

La rage d'oublier

Elle n'avait que peu de temps aujourd'hui. Sa visite serait brève. Mais elle l'espérait merveilleuse et même miraculeuse. Elle savait où aller. Ses pas la dirigèrent spontanément dans sa galerie favorite. Elle aimait tant l'odeur du parquet ciré et l'atmosphère feutrée de cette salle méconnue du tourisme de masse. Elle fuyait cette foule oppressante et aspirait à la sérénité. Elle désirait être en symbiose avec ses œuvres préférées.

Le voici ! Le *Panier de fraises* ! A peine son regard posé sur la toile, sur cette pyramide de merveilles sucrées, éclatantes comme des rubis et elle redevenait cette petite fille friande du délicat fruit rouge. Elle pouvait rester des heures dans le verger familial à le déguster clandestinement tout comme contempler le chef-d'œuvre de Chardin. Les souvenirs affluèrent. La chaleur du soleil sur sa joue, l'odeur de l'herbe coupée, le chapeau de paille de son grand-père, la saveur inoubliable de la Mara des bois et son pourpre intense. Lors d'un instant fugace mais précieux, elle parvenait à retrouver le goût parfumé, savoureux et acidulé de ce fruit exquis. Admirer ce tableau libérait une cascade d'émotions et revenait à retrouver son enfance, son sentiment de sécurité. Il était sa madeleine de Proust. Malgré son désir de l'observer indéfiniment, elle devait se dépêcher. Elle reprit sa déambulation et traversa une multitude de galeries. Elle connaissait le musée du Louvre à la perfection et laissa donc ses pas la mener. Elle l'avait enfin trouvé. Détaché sur un mur clair, le tableau *Le tricheur*, teinté de malice, d'extravagance trônait. Privée de décor, cette toile au fond monochrome permettait au spectateur d'explorer les tréfonds de son inventivité. Elle plongea et se retrouva au cœur d'un faubourg parisien au XVIIème siècle. Une ruelle sombre à l'odeur pestilentielle. Elle poussa la porte d'un bouge infâme, sordide où la criminalité pullulait. Son regard fut immédiatement attiré par une table et elle devint le témoin d'un jeu de dupes, d'une farce théâtrale. Deux femmes, l'une courtisane et l'autre servante, complices d'un troisième larron menaient une partie de cartes trompeuse. La belle-de-nuit, au large décolleté orné d'un collier de perles, observa à la dérobée l'autre femme et exigea d'un œil vif l'enivrement de leur proie. La serveuse, au turban satiné couleur jaune topaze, s'empressa d'obéir, versa du vin et l'offrit à l'ingénu. Celui-ci, jeune bourgeois au vêtement luxueux et exubérant portait des hauts-de-chausses couleur vermillon et était coiffé d'un panache jaune orangé. Il était la parfaite victime. Crédule, il restait aveugle au savant jeu de regards et de gestes des trois comparses, prêts à le dépouiller de sa richesse, de sa vanité. Le tricheur, de dos, sentit le regard appuyé sur leur groupe. Il se retourna et comprit qu'une sale petite fouineuse les avait démasqués. Heureux d'être au centre de l'attention, il esquissa un sourire arrogant et lui fit un clin d'œil. Percée à jour, elle laissa le jeune naïf se faire plumer et repartit en souriant. Il lui fallait maintenant trouver ses amants maudits préférés car les minutes avançaient rapidement. Il ne s'agissait ni de Tristan et Yseult, ni de Roméo et Juliette. Elle les aimait mais pas autant que Francesca Da Rimini et Paolo Malatesta. Arrivée dans la salle lumineuse, elle put les admirer librement. Personne à l'horizon. Aucun trouble-fête pour la déranger. Les amoureux étaient uniquement à elle et pouvaient pour la millième fois lui raconter leur histoire. Ils avaient

fauté. Oui, ils avaient succombé au péché de chair et n'avaient pu réprimer leur passion dévorante l'un pour l'autre. Certes, Francesca était mariée. Mais avec un vieillard difforme qui empétait. Oui, la jeune épousée avait cédé aux avances de Paolo, le frère de son mari et maître. Lui était jeune et beau. Il lui lisait les aventures de Lancelot et Guenièvre pendant que sa brute d'homme guerroyait. Si seulement cet animal pouvait trépasser sur le champ de bataille et voir ses entrailles éviscérées. Vain espoir. Il était revenu du dernier combat et les avait surpris dans une situation compromettante. Un baiser. Un douloureux et fatal baiser. Et puis... damnés pour l'éternité. Enlacés dans la mort et exsangues, les amants au destin tragique portaient les stigmates du coup d'épée meurtrier et séjournèrent maintenant au deuxième cercle de l'Enfer, celui de la luxure. Emportés par la tourmente et les vents infernaux, ils souffraient continuellement, sans répit. Ils sentaient sur leur peau diaphane le souffle glacé de Satan et entendaient son rire machiavélique. Le Diable, dans son infinie bonté, ne souhaitait pas les séparer. Avant de laisser leur plus fidèle visiteuse s'en aller, les amants lui assurèrent que l'amour valait tous les risques et toutes les peines. Ça, elle ne le saurait jamais. Il ne lui restait plus que quelques minutes. Ça, elle le savait. Une dernière peinture à contempler et elle s'en irait. Il lui fallait absolument aller saluer sa bande de joyeux drilles. Ils étaient méprisés par la plupart des visiteurs. Honteux ignorants. La folie inspirait la peur, le dégoût mais pas à elle. La folie, elle la côtoyait depuis quelques temps déjà. Des semaines. Des mois. Des années peut-être. Elle ne savait plus. Elle s'approcha discrètement pour ne pas interrompre le concert improvisé de ses chers fous, installés sommairement dans une petite embarcation. Le moine franciscain chantait à tue-tête une chanson paillardes sur la cuisse blanche et légère de la divine Marie. Piètre directeur de conscience mais truculent personnage. Une religieuse l'accompagnait au luth dans des accords si discordants que l'instrument lui-même désespérait d'être en ses mains. Des bougres de toutes sortes tels des choristes extatiques suivaient l'étrange duo. Soudain, l'euphorique compagnie la vit et laissa exploser sa joie. Les fous l'invitèrent à leur table inopinée. Poisson frais tout juste pêché, cerises du soi-disant jardin d'Éden, galette et poulet. Il faudra pour manger ce dernier aller le chercher tout en haut du mât. Allez savoir pourquoi. Échauffés après de nombreux verres de vin et de nombreux débats sur leur présumée folie car comment savoir si on est fou alors que la folie est l'absence de raison et que donc sans raison on ne peut pas réfléchir et déterminer si on est fou, ils la congédièrent sans ménagement. Complètement dérangés, ils l'accusèrent injustement d'avoir bu tout le vin. A sa prochaine visite, elle devra apporter sa propre pitance sinon oust ! Mais, elle n'était pas certaine de revenir. Et pour cause. Elle entendit tout à coup des pas approcher et perdit son fragile sourire.

Le bruit si caractéristique des talons de ses santiags vint rompre brutalement la quiétude illusoire de ce voyage rêvé et sonna tel un glas funèbre. Prisonnière d'un lieu. Prisonnière d'un monstre. Son bourreau ouvrit la porte, s'approcha d'elle et lui retira ses chaînes. Elle parvenait jusqu'à présent à sauver le fragment d'âme qu'il n'avait pas souillé mais pour combien de temps encore ? Un dernier tableau lui vint en tête : *Le Cri* de Munch. Une seule différence. Son hurlement à elle ne fut pas silencieux.